

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 50 (1912)  
**Heft:** 37

**Artikel:** Au temps des batz : le prix de la vie il y a 68 ans : [suite]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-208924>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Lè niole sè détèrèyivant,  
Lo temps l'étai grindz' à tsavon ;  
On se cheintai dein lè z'eludzo,  
L'ol'vra vagnai de sè lèvâ.  
Sti coup on arâ d'au grabuzo,  
Lo fein sarâ mou, t'einlèva !...  
Bzz... zze... ài-vo yu cliau siclârâ,  
Cliau corde de fu, lè d'amon ?  
L'è lo signat de l'eimmodârâ ;  
Le djuvant ài guelhie à debon,  
Rebattant : la débordouârâ  
Vo fâ pouârre, on rechaute... Rron...  
Bon Dieu d'au ciè, quinte ronrâ !  
Seimblie dâi reinte de caron  
Qu'on creblie dessu dâi panârre,  
Ao bin qu'accrâsant dâi z'egrâ !  
La brison qu'on oit ài pierrâ  
Quand tot d'erotso... rron... crincrâ !  
Sacré bordon ! quint' accrasârre !  
Quinta granta d'freguelhia !  
L'assordolhiant cliau cresenârre.  
La piodze tsî. L'è n'a roliâ.  
On djurerai la fli d'au mondo,  
Sé faut catsi. Adieu lo fein,  
Sarâ bon mot, vo z'ein repondô,  
Avoué onna paret tout temps.  
Tandu que ronne to tounerro  
Et que la pliodze tsî grand train,  
Abram dit : « Allein bâr' on verro,  
Ma piquietta ie vaut d'au vin. »

MARC A LOUIS

**C'est évident !** — Mimi, six ans. Elle-même s'appelle « La Mime ». La « Mime » s'étant montrée nerveuse, sa maman la punit en la mettant aux arrêts dans sa propre chambre à coucher. Une heure de silence suspect. Maman va voir : La « Mime », un flacon de brillantine à l'héliotrope d'une main, une brosse à dents de l'autre, astique avec conscience le velours d'un fauteuil.

*Maman.* — Oh ! Mimi ! qu'as-tu fait ?

*La Mime.* — Il faut donc bien que je fasse quelque chose !

Ne mettez pas vos petits enfants aux arrêts dans votre chambre à coucher.

### LES DEUX COQS

**L**e coq est, à mon gré, le plus remarquable de nos oiseaux domestiques. Il est fier, élégant, courageux. Fidèle à son devoir de chef de la basse-cour, il prodigue tour à tour à ses poules l'amour et la protection. A ces réels mérites, le coq joint encore celui d'une grande perspicacité en météorologie.

Il fait surtout montre de cette aptitude quand il est juché au sommet d'un clocher. Dressé sur ses ergots, la queue relevée en panache, il tourne sur lui-même, vire au souffle du zéphir, et réalise, grâce à ces multiples pirouettes, le tour de force de toujours regarder « du côté d'où vient le vent ». Grâce à cette propriété très spéciale, cet oiseau a toujours été des plus considérés dans le monde des affaristes et des politiciens.

Le commun croit donc fermement aux pronostics du coq de l'église. Regarde-t-il du côté du nord ? La bise amènera le beau temps. Quand la tête est tournée vers le sud, c'est le vent, précurseur de la pluie.

A ce rôle de prophète en météorologie, le coq s'est fait beaucoup d'ennemis. Quand il annonce le soleil, on se plaint au village : « Il faudra arroser les jardins. »

Est-ce la pluie : nouvelles jérémiaades : « Comment rentrer les foins coupés ! »

S'il fait beau, les hôteliers de la plaine se désolent : « Tout le monde part à la montagne ! »

S'il pleut, ce sont les tenanciers des stations estivales qui se lamentent. Et tous ensemble maudissent l'oiseau de malheur.

Je vois de ma fenêtre deux coqs, juchés depuis un temps immémorial l'un sur le clocher de l'église St-François, l'autre sur le toit de l'Hôtel-de-Ville. Durant toute leur jeunesse et même leur âge mûr, les deux oiseaux ont, com-

me leurs congénères, tourné au gré de tous les vents. Mais l'âge est venu et, avec lui, l'expérience qui modifie si profondément les idées des coqs comme celles des gens. Les deux volatiles ont-ils pris conscience de l'injustice des hommes à leur égard ? Se sont-ils entendus pour adopter une attitude plus conforme à leurs intérêts ? Se sont-ils « syndiqués » ? comme on dit en style moderne. Qui pourrait le dire ? Mais, depuis certain jour, s'agrippant fermement sur leur pivot rouillé, on peut voir le coq de la Maison-de-Ville s'obstiner, quel que soit le vent, à regarder le nord, tandis que, par compensation, celui de l'église indiquait le sud, quand bien même la bise soufflait en rafales.

Et c'est ainsi que, dès lors, les bonnes gens qui prennent l'avis du coq ont lieu d'être toujours satisfaits. Les touristes, amants du soleil et d'un ciel sans nuage, puissent, avant que de partir, la confiance dans le verdict du coq de l'Hôtel-de-Ville. Et les poètes décadents, qui goûtent le charme intime des nuages bas et le murmure berceur de la pluie dégoulinant des vieux toits, peuvent se réjouir en pensant au déluge prochain qu'annonce obstinément le coq de l'église.

— Mais, me dira peut-être quelqu'un, ce n'est pas de jeu : ces deux coqs trompent effrontément la confiance des bonnes gens.

— Certes ! Mais il n'y a que la foi qui sauve. Et il faudrait avoir vraiment le caractère bien mal fait pour se plaindre d'avoir ainsi un motif d'espérer... même contre tout espoir.

BERT-NET.

### Les yeux au ciel.

Un de nos lecteurs, en contemplant, l'autre jour, les exploits de nos aviateurs, entendit quelque lutin lui murmurer à l'oreille ce que voici :

Assis au bord du lac, je regarde et j'admire, Cette onde cristalline, où le soleil se mire [blanc, Ainsi que les flancs verts des monts casqués de Et les branches du saule où s'adosse mon banc. A quelques pas de moi, une vache vient boire, Un cygne, lentement, ride l'onde et la moire; L'abeille au suc des fleurs vient emprunter son [miel,

Un oiseau d'un buisson s'évade et monte au ciel. A tous les yeux caché par un nid de verdure, Reposé, calme et seul, je goûte la nature. Soudain, à l'horizon, se dessine un point noir, Qui, très vite grossit, s'approche et laisse voir Un oiseau mécanique aux ailes gigantesques, Enlevant deux humains, en costumes grotesques, Et qui, portant la mort dans son ventre de fer, Semble braver le ciel, avec un bruit d'enfer. Hélas ! des inventeurs l'audace téméraire, S'en va déjà traquer l'aigle jusqu'en son aire, Et l'on ne pourra plus, jamais, en aucun lieu, Lorsqu'on voudra rêver, être seul avec Dieu !

4 septembre 1912.

GEORGES KRIEG.

### AU TEMPS DES BATZ<sup>1</sup>

*Le prix de la vie il y a 68 ans.*

V

**A**NYON, dans une manufacture de terre de pipe :

Les coupeurs de bois, emballeurs, etc., reçoivent 10 à 12 batz<sup>2</sup> par jour.

Les ouvriers et chauffeurs 14 bz. pour le jour, et 14 bz. pour une demi-veille, qui est de 6 à 7 heures de nuit.

Les tourneurs ont 52 bz. par jour, les moulleurs 56 bz., de 6 heures du matin à 7 heures du soir. En travaillant à la pièce et quelques heures de plus, ils peuvent gagner jusqu'à 8 ou 10 francs.

<sup>1</sup> Note sur le taux des salaires dans le canton de Vaud, due à la Société vaudoise d'utilité publique, le 24 avril 1844, à Lausanne, par M. Alexis Forel.

<sup>2</sup> Le batz valait 15 centimes.

Les tourneurs de roue (enfants de 12 à 14 ans) de 4 à 5 bz. par jour.

Certaines ouvrières, 8 à 9 bz., d'autres de 8 à 12 bz. par jour.

Il y a de plus à Nyon de petites fabriques de poterie commune où les maîtres sont presque les seuls ouvriers ; leurs profits paraissent rentrer dans le taux ordinaire.

Ajoutons ici, comme observation générale, que les ouvriers mécaniciens employés dans nos différentes usines sont payés à raison de 20 à 34 1/2 bz. par jour, sans la nourriture. Dans plusieurs fabriques, des ouvriers qui remplissent plus ou moins l'office de contre-maîtres reçoivent 1/3 ou 1/2 en sus du salaire des simples ouvriers. Partout enfin dans ces établissements les manœuvres sont payés au taux courant de 10 à 12 bz.

L'industrie de Vallorbe continue à prospérer. Le fer, comme on sait, l'alimente presque exclusivement, et la fabrication des clous y tient le premier rang.

Dans cette branche, l'avance de la matière première, c'est-à-dire du fer en *verges*, est faite par quelques maisons travaillant en gros, qui livrent ce fer aux ouvriers à tel prix, et ceux-ci rendent à leur tour les clous à tel prix convenu par quintal ou par livre. Les ateliers, où il y parfois vingt à trente ouvriers, appartiennent également à ceux-ci. Le moteur, le soufflet sont également communs (exemple d'association naturelle et bien entendue), mais les petites forges, les outils sont la propriété individuelle de chaque travailleur. Les ouvriers mariés vivent en ménage dans le bourg, les autres dans leurs familles ou en pension. La plupart possèdent quelque terrain, et c'est presque toujours à des achats de terre que les uns et les autres emploient leurs épargnes.

En général, ces ouvriers se nourrissent et s'habillent comme nos campagnards. L'esprit d'ordre et d'économie est la base de leur progrès. Leur salaire, qu'on pourrait scientifiquement appeler leur profit, puisqu'à vrai dire ces travailleurs sont des entrepreneurs indépendants, varie suivant l'habileté et l'assiduité des individus. En moyenne, on peut l'évaluer à 15 bz. par jour.

La fabrication des limes prend à Vallorbe un grand développement. Dans cette branche, subdivisée en petits ateliers, les maîtres ont sous eux quelques ouvriers payés à façon ou par jour, sur le pied des salaires courants pour les industries correspondantes dans le reste du pays. Les profits des fabricants de limes passent dans ce moment pour être un peu plus élevés que ceux des fabricants de clous.

Vallorbe possède en outre deux grandes forges, où le fer brut est travaillé en barres, en verges et en outils, tels que pâles, pioches, faulx, etc. ; preuve entre mille des ressources que la fabrication des instruments de travail fournit aux travailleurs. Les ouvriers dans ces forges sont diversement payés, au taux commun des salaires industriels dans le Canton.

L'importante industrie de la Vallée-de-Joux fort semblable à celle de Vallorbe quant aux relations personnelles entre ceux qui l'exploitent, mais beaucoup plus exposée aux chances du commerce extérieur et des lointains débouchés, n'a pourtant pas éprouvé depuis cinquante ans de crises graves.

Dans l'horlogerie et la lapidairerie, qui constituent les deux branches principales de fabrication, des négociants en gros font confectionner dans les petits ateliers les pièces diverses. Ces pièces passent successivement, par leurs soins, d'un atelier dans un autre pour y recevoir de nouvelles façons, puis, elles sont vendues à Genève, à la Chaux-de-Fonds, etc., pour être montées en montres et en bijoux.

Les ouvriers (qui, comme ceux de Vallorbe, sont proprement des maîtres) sont en générale

mariés, vivent chez eux, possèdent leurs outils et travaillent à la pièce. Ils gagnent en moyenne 15 bz. par jour. Les gains vont même jusqu'à 25 et 30 bz. pour les ouvriers habiles. Ceux qui, après un apprentissage plus ou moins long, ne parviennent pas à obtenir 10 à 12 bz., retournent ordinairement à l'agriculture. L'apprentissage se paie soit en argent, soit surtout par deux ou trois ans de travail gratuit.

Les ouvriers possèdent pour la plupart du terrain. Presque tous travaillent aux champs dans la belle saison.

Indépendamment des industries ci-dessus et des artisans nécessaires partout, la Vallée possède une manufacture de rasoirs qui jouit d'une réputation méritée, et où le salaire de l'ouvrier rentre dans la catégorie ordinaire. A côté de ces travaux manufacturiers, une des principales occupations des habitants consiste dans l'exploitation de forêts étendues.

L'industrie de Ste-Croix, autre localité montagneuse où l'horlogerie, la fabrication des boîtes à musique, etc., prennent chaque jour plus d'extension, a subi les mêmes phases que celle de la Vallée-de-Joux. Les salaires y varient dans des limites pareilles. La fabrication seule des dentelles, qui autrefois était assez considérable, va faiblement. Une femme gagne cependant encore à cette occupation de 6 à 7 bz. par jour. A l'autre extrémité du Canton, dans les Alpes appelées le Pays-d'Enhaut, le tressage des pailles, ancienne industrie, décline aussi. L'ouvrier ou l'ouvrière qui, dans un temps, retiraient de ce travail jusqu'à 13 ou 14 bz. par jour, n'en obtiennent que la moitié tout au plus. En revanche, la journée du travailleur de terre a haussé dans la même proportion que dans le reste du pays, et le gage du domestique de campagne a presque doublé.

(A suivre.)

**Le Marseillais et la vache.** — Un de nos amis a rencontré dans les Alpes vaudoises un Marseillais en admiration devant un troupeau de vaches. L'enfant du Midi, un appareil photographique dans les mains, se préparait à prendre le portrait de la plus belle. Et alors, avec son accent de là-bas :

— Maintenant, ma bonne, ne bouzons plus !

#### FEUILLETON

## Au service de Naples

PAR AUGUSTE MEYLAN

V

Le 7 juillet 1859 fut un jour mémorable pour la ville de Naples. Ce jour, chose inouïe, rappela les épisodes du 15 mai 1848, alors que les magasins de la ville entière se fermèrent en dix minutes. Déjà le matin de ce 7 juillet, des coryées qui allaient à la Manutention chercher le pain, avaient entendu les hommes du 4<sup>me</sup> régiment se plaindre de ce que leur colonel avait fait remplacer l'ours de Berne de leur drapeau par les fleurs de lis napolitaines. On avait été boire l'eau puante de Santa Lucia, dont la source est presque sous la Manutention, puis on s'était promené en parlant de la patrie, des amis, de nos vengeances, de nos haines et de nos espérances. On s'était serré la main en se promettant aide et secours.

La journée se passa tranquille. Vers le soir, le temps s'assombrit. L'appel était terminé ; chacun remontait à pas lents dans sa chambrière, emportant dans son bonnet de police un morceau de pain, une gousse d'ail ou un oignon, pour le repas du soir. Dans le lointain, une clameur, comme un bruit vague et confus, venait jusqu'à nous. Nous pensions : c'est une procession devant laquelle se prosternent les gens du peuple. On entendait les tambours de la porte Capoue rappeler la garde.

J'étais au balcon de la chambre du sergent-major. Dans la demi-obscurité des voûtes, je vois courir la garde, j'entends des coups de fusil, l'éclair brille :

un homme tombe lourdement en avant, renversant dans sa chute huit ou dix faisceaux de fusils des hommes de piquet. Puis les coups de feu se succèdent sans interruption. La grande porte se ferme ; j'entends le double tour de la clé grincer dans la serrure rouillée, qu'un coup de fusil du dehors fait sauter en éclats.

Dans les chambrières, pareilles à de grandes fourmillières dispersées par le pied d'un passant, courrent les soldats ; les sergents crient : « Aux armes ! » Chacun se dispute au râtelier pour prendre son fusil. Ces hommes se précipitent dans les escaliers, tombent, se renversent et arrivent dans la cour. Instinctivement on se cache derrière les colonnes. Le cantinier a disparu. De la galerie, je jette un coup d'œil à 30 pieds au-dessous de moi. Par-dessus des cadavres courrent les voltigeurs et les grenadiers de notre régiment. Le sergent de garde, un vieux gueux, un de ceux qui avaient fusillé Ulrich, est étendu la face contre terre ; une balle lui a traversé la tête, enlevant l'impériale de son képi.

La nuit était tout à fait descendue, et le désordre était à son comble. Je vois encore deux jeunes gens sortir, nos deux antiques drapeaux en mains. Alors seulement je compris. Mais combien, sans savoir pourquoi, déchargeaient leurs fusils dans les groupes ! Les boutiques se fermaient, les gens barricadaient leurs portes, les lazzaroni couraient les rues en criant : « Les Suisses se massacrent ! » Les femmes se signaient et se jetaient aux pieds de la madone du Carmine ; les souvenirs du 15 mai étaient encore vivants dans leur mémoire.

Dans le quartier, la fusillade redoublait d'intensité. Les grands morceaux de parchemin qui enveloppent les cartouches couvraient les dalles de la cour ; on ne se donnait plus la peine de déplier les paquets, on passait la ficelle dans la baïonnette, qui la faisait sauter en quatre morceaux ; on chargeait son fusil ; on enflait, au risque de le faire sauter, quatre, cinq, jusqu'à six cartouches dans le canon, et on bourait. Souvent la baguette, décrivant mille spirales, allait s'enfoncer en tire-bouchon dans les marches de la voûte. Les soldats criaient : « Vive la Suisse ! vive le roi ! » Les officiers cherchaient à les calmer. Ceux de notre compagnie, les lieutenants de Râmy et les frères de Reynold, faisaient bravement leur devoir et cherchaient à nous faire placer et organiser. Peine perdue, les hommes sortaient des rangs et se mêlaient à ceux du Carmine, qui emportaient les drapeaux. Enfin, toute la gauche de la compagnie suit la masse et, au bout d'un instant, nous nous trouvons dans les petites rues qui mènent à la caserne du troisième régiment.

La même scène. Les portes sont fermées, on escalade les murs, on se pousse, on tombe et on se relève, courant sous les coups de feu dans la grande cour. On enlève les drapeaux, le tambour bat la charge, et la troupe, suivie de quelques hommes du troisième régiment, monte au pas de charge la rue Foria. Les sentinelles du Musée Bourbon s'effacent derrière leur haute guérite, la garde reste muette sous les armes. La rampe de S-Petite est bientôt escaladée, et c'est là que la lutte devient acharnée. Les lourdes portes sont fermées ; quelques coups de feu retentissent ; l'officier de garde, jeune homme de dix-huit ans, se défend en brave ; un coup de fusil le cloue contre le mur ; un tambour tombe, percé de coups de baïonnette. La générale bat partout. Des fenêtres de la caserne du quatrième régiment, un feu régulier accueille ceux qui veulent entrer. Là encore, les drapeaux sont pris, repris, enfin emportés par les nôtres. Roshengarde, le tambour-maître, est à la tête de ses tambours, il leur fait battre la marche suisse ; alors on crie : « Tremblez, tremblez, car voici les soldats du Jura ! hurrah ! » Près de moi, un caporal de voltigeurs tombe ; il a les reins brisés par une balle ; il ne peut se relever, mais se traîne, cherchant à nous suivre. J'entends longtemps son cri d'appel, qui se perdit dans le lointain. Il fut achevé par les soldats du quatrième régiment, qui déchargèrent leurs fusils sur nos derniers rangs.

Il était dix heures du soir ; la ville était silencieuse. Dans le port, les vapeurs chauffaient, se préparent à toute éventualité. On croyait, dans les sphères gouvernementales, à un soulèvement général. Les courriers à cheval partaient dans toutes les directions. Les artilleurs bridaient les chevaux et préparaient les canons.

Notre troupe, forte de 900 à 1000 hommes, prit le chemin du Capo di Monte, séjour et résidence de

François II. Les premiers rangs, mélange confus de toutes les armes suisses, étaient commandés par des caporaux et quelques sergents. Il y avait des sapeurs, avec leurs grands tabliers blancs et leurs bonnets noirs, des voltigeurs, des grenadiers aux épaulettes blanches, des clairons en veste blanche et galons jaunes au col. Tout cela marchait au pas redoublé, et s'arrêtait devant les hautes grilles du palais. Les flambeaux illuminant les guirlandes de glycine et de jasmin fleuris qui grimpent aux ornements en fonte des grilles ; le palais, dans le fond, subitement éclairé par les laquais et les serviteurs de la cour ; et, dans l'ombre, des rangs épais de soldats, le fusil encore tout chaud sur l'épaule, — tout cela me revient comme un rêve.

De rang en rang circule le bruit que le roi avait refusé d'admettre les réclamations de notre troupe, leur faisant entendre qu'ils avaient à rentrer dans leurs casernes et que, plus tard, il serait fait droit à leurs réclamations, si elles étaient légitimes. Cette réponse ne fit que nous courroucer davantage, et nous nous mimes à crier : « Non, justice, justice ! au Champ-de-Mars ! » Une demi-heure après, nous étions dans les hautes herbes du Champ-de-Mars, où nous avions si souvent manœuvré des journées entières.

Le ciel s'était éclairci. Des milliers d'étoiles brillaient. La voie lactée, pareille à un fleuve, apparaissait dans tout son éclat. Alors la réflexion vint avec le repos, et je me demandai comment tout cela allait se terminer. Je me pris à penser à ces soldats tués, à cette révolte contre une discipline de fer, à ces drapeaux enlevés, et il me sembla voir l'armée entière crier vengeance. La lune éclairait cette vaste plaine entourée de bois. On entendait dans les taillis de petites hulottes blanches, qu'on rencontre dans toute l'Italie ; elles voltigeaient presque à ras des faisceaux que nous venions de former. Chacun déboulait son sac et s'étendait dans l'herbe tout humide de rosée.

Au bord de la route, nous étions venus souvent dans la cantine du Polichinelle, contre les murs de laquelle étaient peints maints épisodes de la vie du personnage obligé de toutes les pièces napolitaines. C'est à cette cantine que couraient, de notre bivouac, les soldats, crient et réclamant à boire, déclarant que le roi paiera tout et paiera bien. En vrai Napolitain, l'hôte se recommandait à tous les saints et ne voulait pas donner à crédit. Un feu de peloton l'étendit raide mort. Quand j'appris cette nouvelle, l'issue de la lutte ne me parut pas douceuse. Pourquoi avoir taché cette glorieuse révolte de cet acte révoltant. Ceux qui l'ont commis auront sans doute payé les premiers. Quand les ivrognes eurent assez bu, ils revinrent près de nous et s'étendirent tout de leur long, la tête sur le sac, et le silence régnait peu à peu sur le Champ-de-Mars ; seuls les factionnaires se promenaient à pas lents. Sous les arbres de la route, on apercevait des masses noires, confuses, s'approcher et s'étendre en ruban silencieux. Etais-je un mirage ? était-ce une réalité ? Il me sembla que le cri des cigales avait cessé. Je m'endormis.

(A suivre.)

**C'est ici !** — Les maris jaloux sont comme les bouchons : ils enseignent où est le bon vin.

**Exposition de gravures.** — Une exposition de gravures et eaux-fortes sera ouverte du 15 septembre au 1<sup>er</sup> octobre, à l'entresol des nouveaux locaux de la librairie Tarin, au Petit-Chêne-Richemont.

L'entrée est libre.

**Kursaal.** — On se divertit énormément, ces jours-ci, au gentil théâtre de Bel-Air. Citons, entre autres agréables débuts :

Les sœurs Fourreaux, trio gymnastes. Les cinq chiens merveilleux de E. Orla ; les célèbres minstrels parisiens, un numéro sans rival ; Hadow, jongleur excentrique.

Samedi, C. Valentia, harpiste de la Cour d'Italie ; Pierrot X..., ténor original. Mardi, Dorlans Yana, comédiens acrobates.

Le Ciné-Kursaal renouvelle ses vues deux fois par semaine, donnant les dernières actualités.

Les programmes d'attractions ne dureront que jusqu'au 17 octobre, la troupe d'opérette débutant le 18.

**Rédaction :** Julien MONNET et Victor FAVRAT

**Lausanne.** — Imprimerie AMI FATIO